



La télé dans le rétroviseur

Chroniques inactuelles

A quoi ça ressemblait, la télé d'avant ? Avant la pub, avant le marketing, avant le formatage, avant la multiplication des chaînes ? Avant même la couleur ? Ce n'est pas après tout une histoire si ancienne, puisqu'elle peut tout entière appartenir à une mémoire personnelle, celle d'un spectateur critique de la fin des années 60 et du début des années 70, devenu depuis réalisateur.

A travers un choix d'articles parus à l'époque dans *les Temps modernes* et *Politique Hebdo* l'auteur fait revivre ce qui apparaît aujourd'hui comme une « proto-télévision », avec ses réussites et ses échecs, et surtout l'écho des débats (culturels, idéologiques, politiques) qui la traversaient comme ils traversent aujourd'hui le champ de la télévision publique.

Écrivain et cinéaste, Sylvain Roumette est l'auteur de nombreux films documentaires.

La télé dans le rétroviseur

Chroniques inactuelles

Sylvain Roumette



L'Harmattan



ISBN : 978-2-296-07549-8

13 €

De 1967 à 1971, à une époque où 12 millions de foyers français sont équipés d'un téléviseur, Sylvain Roumette écrit des chroniques dans *Les Temps modernes*, non pour ajouter au mépris dans lequel les intellectuels tenaient la télévision à l'époque, mais, au contraire, pour en faire un objet légitime. L'entreprise était courageuse puisqu'elle prenait place dans un haut lieu de l'intellect, jusqu'alors peu réceptif aux médias de masse. Je ne sais si, à l'époque, ces chroniques suffirent à dessiller des yeux de « ceux qui n'imaginent pas que J.-C. Averty fournisse dès à présent, matière à dissertation » (p. 41), et si elles contribuèrent à « éduquer » à la télévision. Bien que l'étude « sérieuse » de la télévision n'ait pas encore dans notre université la place et la considération qu'elle mérite,

il existe en France et à l'étranger quantité de chercheurs qui prouvent par leurs travaux que, si elle n'a pas encore tout à fait la légitimité qu'elle devrait avoir, il est en tout cas légitime aujourd'hui de la prendre comme objet.

Le premier mérite de cet ouvrage est d'avoir eu cette conviction, il y a près de quatre décennies, à une époque où la sémiologie naissante ne considérerait pas que le petit écran nécessitât une attention particulière et un regard différent du cinéma et où la critique quotidienne se contentait d'un discours impressionniste incapable de penser la nouveauté du langage qui se mettait en place. À preuve le fait, relevé par Roumette, que tous les essais novateurs comme ceux de Jean-Christophe Averty, étaient pensés, dans le meilleur cas, à partir

des « genres nobles » de l'écrit, au point que, pour décrire la composition des « nouvelles images » construites par le téléaste, ne venaient sous leur plume que des métaphores empruntées à la presse écrite, comme, par exemple, « mise en page ».

Le deuxième point qui rend très actuelle l'approche de Roumette, c'est sa volonté de penser la télévision au travers de sa programmation. Alors que les critiques ne parlent que d'un petit nombre de programmes, considérés comme éminemment « culturels » ou prestigieux, il faudrait, dit-il, « rendre compte de la production télévisée dans sa totalité ». Et, pour montrer l'exemple, l'auteur choisit une journée au hasard, le 19 juin 1967, dont il décrit tous les programmes. Pour le lecteur d'aujourd'hui, ce relevé détaillé, commenté avec humour, donne une très bonne idée de la grille de l'époque, mais aussi des méandres du flux, avec ses annonces de speakerine et ses publicités compensées. La méthode a d'ailleurs été depuis mise en œuvre par des chercheurs de différentes disciplines.

On trouvera aussi dans ce livre de nombreuses réflexions sur ce que doit être une télévision culturelle et sur le rôle du média. Alain de Sédouy, producteur du magazine *Zoom*, chassé de l'ORTF après mai 1968, se demande « pourquoi investir trois cents millions dans *Les Perses* », ce programme cité partout depuis comme le paragon de la télévision culturelle, et il déplore l'impasse dans laquelle se fourvoie la télévision, à savoir l'utilisation du répertoire : « il faut sortir du répertoire », clame-t-il et faire « des quantités de dra-

matiques, dans la rue, en cinéma-vérité, comme le font Godard et d'autres, à partir des problèmes de l'emploi, des relations parents-enfants, des problèmes sexuels, de tous les problèmes contemporains » (p. 86). Quarante ans plus tard, cette exhortation est encore d'actualité : le service public confond toujours culture et répertoire... Roumette va dans le même sens que Sédouy en s'opposant à une « culture morte » et en réclamant une télévision plus « didactique ». « L'échec de la télévision culturelle n'est pas dû à l'excès de didactisme, affirme-t-il, mais au contraire à son insuffisance » (p. 68). « Didactisme »... ce mot tabou doit être revalorisé : une bonne émission doit en effet répondre à un besoin du public et adopter un style propre au contenu à communiquer. Ce qu'il reproche aux réalisateurs, c'est « l'application paresseuse d'une forme académique de documentaire littéraire dès qu'elle aborde la littérature » (*ibid.*). Et il s'interroge sur ce qu'on appellerait aujourd'hui l'énonciation télévisuelle. Comment doit-on représenter une pensée conceptuelle ? « N'est-il pas étonnant qu'au moment où l'avant-garde, au cinéma, redécouvre une durée réelle, filme huit heures du sommeil d'un homme ou, avec Andy Warhol, fait un plan immobile de quarante-cinq minutes sur un homme mangeant des champignons, personne n'ose se contenter – même au Service de la Recherche – de filmer Lévi-Strauss parlant » (p. 59). Ce « besoin de réfléchir », Roger Louis, dans une interview reproduite dans ce livre, le réclame aussi, déplorant que l'institution télévisuelle

ne le donne jamais aux producteurs et aux réalisateurs.

Roumette soutient que « la télévision devrait faire naître l'inquiétude, cet antidote aux pseudo-satisfactions de la

société de consommation » (p. 67). Beau programme. Malheureusement, à l'opposé d'une télévision commerciale qui s'efforce au contraire de conforter son spectateur dans sa vision du monde.